

Les Salines

Linda Amyot

Numéro 74, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13769ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Amyot, L. (1997). Les Salines. *Moebius*, (74), 75–82.

LINDA AMYOT

Les Salines

Je me suis habituée aux lézards. Installée dans la berceuse, les pieds sur le rebord de pierre, je reste là sans bouger à les observer. Le temps est couvert depuis mon arrivée, et c'est tout aussi bien. Je n'avais pas vraiment besoin de soleil; être ailleurs me suffit.

— Vous voulez encore du café?

Aimée retourne à la cuisine. Ses pas claquent sur les pierres du patio. Aimée venait avec la location de la maison. Je me suis également habituée à son hostilité sourde. Comme les lézards, elle est tout aussi indifférente à ma présence qu'à mes regards fixés sur elle. J'ignore la raison de son antipathie. Il n'y en a peut-être pas. Dans un claquement de talons, Aimée va et vient entre la table du patio et la cuisine. D'une main leste, elle ramasse les pots et les assiettes, attrape le bout de pain qui reste, lance les miettes aux oiseaux. Chaque matin me prend l'envie de me lever pour l'aider à desservir mais la raideur de ses mouvements me retient. Alors, je reste assise dans la berceuse à l'observer. J'aime bien manger dehors, à l'abri sous le toit du patio et, malgré tout, le silence d'Aimée me convient parfaitement. À table, nous n'échangeons que les rares mots nécessaires et l'on n'entend, bien souvent, que le bruit des ustensiles.

Je me suis levée en faisant fuir précipitamment les lézards. Devant moi, aux pieds du morne, s'étire en longueur, le long d'une route nationale, le village où Aimée descend tous les jours à bicyclette pour faire des courses et voir sa mère, je suppose. Je lui ai déjà offert plusieurs fois de prendre la voiture, mais elle refuse obstinément. Maintenant que la table du dé-

jeuner est desservie, elle ne tardera sûrement pas à enfourcher son vélo. D'ici, je peux la voir descendre la route jusqu'à l'entrée du village; après, je perds sa trace. Alors, isolée dans la maison sur le morne, je laisse mon regard errer sur la mer tout en bas.

Aimée ne semble pas pressée de partir ce matin. De la cuisine me parvient tout un tintamarre de vaisselle et de casseroles avec la radio en bruit de fond. Et puis sa voix s'élève soudain, se joint à celle du chanteur.

Je traverse le patio, grimpe les quelques marches et m'appuie à la porte de la cuisine. Elle se retourne et, sans cesser ni de chanter ni de peler ses fruits, me jette un coup d'œil.

— Qu'est-ce que vous faites?

— De la confiture de goyaves.

— Je peux vous aider?

Sans attendre sa réponse, j'ouvre un tiroir, puis un deuxième, trouve un couteau et, sans un mot, commence à peler les fruits. Un instant, elle s'interrompt, me regarde puis, haussant les épaules, reprend son travail. Nous continuons ainsi jusqu'à ce que tous les fruits soient pelés. Je prends son couteau et le mien, les rince soigneusement tandis qu'elle jette les morceaux de goyaves dans un chaudron et allume le poêle.

— Vous voulez bien me donner la grande cuillère de bois dans l'armoire derrière vous?

Elle la saisit sans me remercier, recommence à chantonner avec la radio. Je suis contente d'avoir imposé ma présence dans la cuisine. Ce n'est pas tellement la compagnie qui me manquait mais plutôt l'activité. Je ne fais strictement rien d'autre que lire et dormir depuis une semaine.

— Il y a une plage près du village?

— Non, juste des rochers. Si vous voulez vous baigner, il faudra que vous alliez au sud de l'île.

— À la plage des Salines?

— À la plage des Salines, si vous voulez.

— S'il fait beau demain, ça vous dirait de m'accompagner?

Aimée arrête de tourner la cuillère et, par-dessus mon épaule, fixe l'horizon.

— Pourquoi pas, dit-elle enfin en baissant à nouveau la tête sur son chaudron.

— Quelle est cette île au loin?

— Sainte-Lucie. Le ciel est très clair aujourd'hui, on la voit bien. Vous venez nager?

Aimée s'éloigne sans m'attendre, d'un pas lent et ample. Bientôt, je la vois disparaître dans la mer. Moi, je reste assise sur le sable de la plage des Salines à regarder les gens autour de moi. Épier la vie des autres me fascine. Deviner des morceaux de leur existence et en imaginer le reste. Cela me repose de la mienne.

Aimée émerge de l'eau, revient lentement dans ma direction. Sans un mot, elle déplie une grande serviette de plage, l'étend et se laisse tomber. À la souplesse nouvelle de ses gestes, je vois que quelque chose a changé. Les traits de son visage, aussi, sont moins crispés.

— Êtes-vous venue jusqu'ici pour ne pas vous baigner?

— J'y vais bientôt. L'eau est-elle froide?

Elle éclate de rire. Étonnée, je lui jette un coup d'œil.

— J'aimerais bien voir la tête que vous feriez si vous veniez à Montréal ces jours-ci. Quand je suis partie, il faisait vingt degrés sous zéro.

— Ne vous en faites pas, je n'irai jamais.

— Je déteste l'hiver. Mais on s'y fait, c'est bien ce qu'il y a de plus étonnant. Comme quoi on peut se faire à tout.

Dans un concerto de plus en plus aigu de piaillements, une mère, installée près de nous, attrape son fils par un bras et le houspille sans reprendre son souffle. Pendant quelques minutes, toute la plage est envahie par leurs hurlements puis, tout aussi soudainement, le silence revient. Aimée me regarde, hausse les épaules.

— Vous avez des enfants?

—Non, et je ne pense plus en avoir maintenant. J'ai passé l'âge. Et vous?

—Non.

—Vous en voulez?

Le visage d'Aimée se ferme à nouveau. Puis elle se retourne, regarde la mère et l'enfant qui maintenant prennent une collation en bavardant tranquillement.

—En tout cas, il me semble que je ne pourrais jamais crier aussi fort après lui!

—Bon, eh bien! je me décide.

Stupidement, j'ai l'impression que tous les regards sont plantés dans mon dos. Sans mes lunettes, je cligne des yeux sous l'éclat du soleil. Sans mes lunettes, je me sens nue, indécente avec mes rides qui se creusent de plus en plus profondément et mes kilos en trop qui s'emmagasinent si facilement. Je marche toujours rapidement vers l'eau mais je ne cours pas; j'aurais l'air grotesque. Bientôt, je me cacherai dans la mer. Une fois dans l'eau, je n'ai plus de rides ni de chairs molles.

Je nage longtemps sans me fatiguer, heureuse de bouger et de sentir l'eau salée sur ma peau. Au retour, j'en oublie le regard des autres. Je m'aperçois que j'ai faim. Aimée a déjà sorti de son sac de toile du pain, du fromage et des fruits. Nous mangeons en silence, sans nous presser.

—Vous venez souvent à la plage des Salines?

—Plus maintenant. Avant, quand Emmanuel était là, nous y venions au moins une fois par semaine.

—Emmanuel?

—Mon frère jumeau. Toutes les semaines, avec sa vieille voiture, nous allions faire des courses à Fort-de-France et, chaque fois, nous faisons le détour jusqu'ici.

—Il ne vit plus avec vous?

—Non, il est à Paris maintenant avec notre père. Ça fait des années que nous ne l'avons plus revu.

À nouveau, les traits d'Aimée se referment. Cette fois-ci, tout son corps s'est raidi. Je ne poserai plus de questions; elle ne répondrait plus. Sur la plage des

Salines, Aimée essaie de me faire croire qu'elle s'est endormie.

Lentement, le regard rivé sur le sable, je retourne au terrain de stationnement. Accroupie entre les voitures, Aimée se relève, secoue la tête. Il nous faut maintenant trouver un moyen pour rentrer à la villa.

— Vous avez des ennuis?

— J'ai bêtement perdu la clé de l'auto et je n'ai pas le double sur moi. Vous pouvez nous emmener à Sainte-Anne?

Nous nous entassons à l'arrière avec les enfants. De temps en temps, le conducteur s'adresse à sa femme en créole par-dessus la musique qui joue à tue-tête. Le visage calme, Aimée regarde défiler le paysage à toute vitesse. Je ferme les yeux, indifférente au coucher du soleil rouge et mauve. L'homme nous fait descendre devant la porte d'un restaurant et, dans un dernier salut, repart rapidement.

— Je ne sais pas ce qui m'arrive; je ne perds jamais rien.

Aimée hausse les épaules et sourit légèrement. Nous reviendrons avec le double de la clé demain, dit-elle, en attendant, nous allons manger et prendre un taxi collectif pour Sainte-Marie. Son calme m'énerve toujours davantage.

— La clé a dû glisser quand j'ai enlevé mon pantalon...

— On n'y peut rien.

— Mais c'est vrai, je ne perds jamais rien! C'est même toujours moi qui retrouve les objets que mon mari passe son temps à égarer un peu partout.

— Pourquoi votre mari n'est-il pas venu avec vous?

— Il ne pouvait pas quitter son travail. Et puis, ça ne lui disait rien.

— Vous avez quand même de la chance.

Aimée sourit encore mais, à nouveau, quelque chose assombrit ses traits imperceptiblement. Je la dévisage un long moment, perplexe. Je ne sais rien d'elle. Je l'observe, je n'ose jamais la questionner.

— Mon Dieu, pourquoi donc ?

— Vous êtes libre.

La serveuse arrive avec deux ti-punchs et Aimée se jette avidement sur son verre. Comme elle en a souvent l'habitude, elle se met à fixer un point au-dessus de mon épaule sans cesser de boire à grandes gorgées. Puis elle appelle la serveuse, lui tend son verre vide. Moi, je sirote mon verre de rhum. Je n'ai pas l'habitude; l'alcool me rend bavarde.

— Vous êtes déjà allée à Paris visiter votre frère ?
Moi, je n'aime pas beaucoup cette ville.

Elle ne réplique pas, s'enferme dans son mutisme habituel. Je m'entête à parler, imprudente. De Paris, surtout. Aimée continue de boire sans me regarder. Je ne sais pas pourquoi, je me mets alors à lui raconter ma vie au-dessus des bols de soupe que la serveuse vient d'apporter.

— Ça fait quatorze ans que je vais dans le Sud tous les hivers. Mais c'est la première fois que je viens en Martinique. C'est un très beau pays... Je trouve les gens bizarres, quand même. Ils ne sont pas très accueillants, voilà. Je les croyais plus chaleureux. Même vous, Aimée, vous me faites plus ou moins la tête depuis mon arrivée. Mais je vous aime bien tout de même. D'ailleurs, je trouve que vous avez un très joli prénom.

— Votre soupe va refroidir.

— Je n'en veux plus. Mais je boirais bien un autre ti-punch.

Avant qu'Aimée intervienne, j'appelle la serveuse. Jusqu'à ce qu'elle revienne avec mon verre, je souris béatement à Aimée qui soutient mon regard sans broncher.

— L'année passée, je suis allée seule à Puerto Rico. Mon mari ne pouvait pas venir avec moi. Il travaille beaucoup, tard le soir. Vous comprenez, il a sa propre entreprise. Et comme je travaille aussi énormément...

Aimée m'observe attentivement sans cesser de manger son boudin antillais avec appétit. Entre deux bouchées, je lui parle de mon travail. Je suis la pre-

mière femme vice-présidente au sein de la compagnie qui m'emploie. C'est là quelque chose dont on peut être fier, je suppose. C'est un boulot exigeant qui prend toute mon énergie. Heureusement, nous n'avons pas d'enfant.

—C'est délicieux ces christophines... Aimée, je voulais vous demander... Me donnerez-vous un pot de confiture de goyaves à rapporter à la maison?

Elle fait un signe affirmatif de la tête. Je suis fatiguée. Il doit être tard maintenant et je ne sais plus très bien ce que nous faisons ici. Pourquoi donc avons-nous laissé la voiture aux Salines? Je fronce les sourcils, cherche tout en continuant à chipoter dans mon assiette. Enfin, je me rappelle: les clés! Moi qui ne perds jamais rien! Je repousse les ustensiles. Stupéfaite, je regarde les larmes couler sur les restes de boudin sans faire un geste.

J'ai repris ma place habituelle dans la berceuse sur le patio, la tête appuyée sur le dossier, les yeux fermés. Dans la cuisine, Aimée prépare la citronnelle. Je suis encore légèrement ivre et j'ai l'estomac à l'envers. Le parcours en taxi collectif depuis Sainte-Anne ne m'a aidée en rien. J'ai l'impression qu'ils conduisent tous sur deux roues. Je n'ai pas entendu Aimée arriver avec les tasses de citronnelle.

—Ça va aller mieux avec ça.

Sa tasse à la main, elle se dirige vers la table. Elle s'arrête, revient sur ses pas et s'assoit en face de moi, sur le rebord de pierre, le dos appuyé à la colonne.

—Il faudra que je vérifie où sont les clés, demain matin.

—Elles sont sur le haut de l'armoire.

—Bon, alors, je retournerai aux Salines chercher la voiture après le déjeuner.

—J'irai avec vous. Et au retour, si vous voulez bien, nous nous arrêterons au village acheter les provisions pour le repas.

Je regarde Aimée qui boit sa tisane, sans hâte. Elle lève les yeux vers moi.

—Si nous sommes chanceuses, nous aurons peut-être du soleil.

Nous échangeons un sourire. Tranquillement, nous finissons la citronnelle en écoutant les coqs des alentours se répondre dans la nuit.